

# L'été latino (sans mojito)

Édito

PAR  
FRANÇOIS  
BRABANT



**A**u fond, il faudrait oublier tout ce que l'on sait, ou ce que l'on croit savoir. Jeter par-dessus bord les mojitos, les plages de Copacabana, les tacos et la tequila, les ondulations de Shakira, la Lambada, les petits ponts de Ronaldo, la coupe brandie par Lionel Messi, les chutes d'Iguaçu, les apparitions ineffaçables de Salma Hayek, Rascar Capac et le général Alcazar, Zorro et son Z, les ponchos bariolés, les mangues juteuses, les havanes, le mot *caliente* et même le soleil couchant sur la mer des Caraïbes. Repartir à zéro. Redécouvrir l'Amérique, cette fois dans un rapport d'égal à égal, dans une démarche modeste et sincèrement curieuse.

L'Amérique ? *L'autre Amérique*. Celle où l'on chante et l'on écrit en espagnol, en portugais, mais aussi en quechua, en guarani, en créole, en aymara, en náhuatl, voire en français. Un continent marqué au fer rouge par la conquête, le colonialisme, l'esclavage et l'exploitation. Dans son classique *Les veines ouvertes de l'Amérique latine*, l'écrivain uruguayen Eduardo Galeano en avait retracé l'histoire tumultueuse, gorgée d'injustice. Il observait : « En cours de route, nous avons perdu jusqu'au droit de nous appeler Américains. (...) Aujourd'hui, pour le monde entier, l'Amérique, cela signifie : les États-Unis. Nous habitons, nous, tout au plus, une sous-Amérique, une Amérique de seconde classe, à l'identité nébuleuse ».

Eduardo Galeano écrivait ces mots en 1971, à une époque où les populations latino-américaines subissaient au quotidien l'arbitraire et la violence, où les inégalités atteignaient des proportions inconcevables. Le Chili, le Brésil, l'Uruguay, la Colombie, Haïti, le Guatemala étaient alors au centre de l'attention européenne. Depuis, l'Amérique latine a disparu de nos écrans radars. C'est comme si elle évoluait en marge du monde. Les vrais enjeux se situaient au Moyen-Orient, en Méditerranée, sur la ligne de front russe-ukrainienne, en Chine, à Washington et à New York, à Paris, à Singapour... Pas à Guyaquil ni à Oaxaca. Pas dans le Chaco ni sur l'Orénoque. L'Amérique latine est devenue une zone floue. Elle ne se manifeste à nous que comme réservoir de clichés ensoleillés et d'imaginaire festif.

On lui dénie désormais le droit à la gravité. On s'y divertit, on s'y évade, mais elle n'intéresse plus.

Le 21 avril, sur France Inter, l'historien Emmanuel de Waresquel soutenait que le XXI<sup>e</sup> siècle avait pleinement commencé avec la cérémonie des JO de Pékin en 2008. Il voyait dans cette extraordinaire démonstration de force du pouvoir chinois un événement possiblement précurseur de la montée en puissance des régimes totalitaires. « *On entend les bruits de bottes en 2008* », disait-il. L'autre menace qui pèse sur notre époque, selon Emmanuel de Waresquel, c'est le retour des empires. « *Une bonne partie de la planète est en voie de gangstérisation* », observait l'historien. L'actualité des dernières semaines l'a montré : face au Mexique, au Panama, à d'autres pays encore, Donald Trump se comporte comme un bandit face à sa proie, insanités comprises. C'est au fond un retour à la doctrine édictée par le président James Monroe en 1823, pour qui le continent américain dans son intégralité devait être organisé au bénéfice unique des États-Unis.

Face aux puissances totalitaires et aux empires, l'Europe et l'Amérique latine partagent beaucoup. Côté pile : des démocraties affaiblies, malades. Côté face : une culture du débat démocratique encore vivace ; la volonté d'une partie substantielle des élites de défendre le droit international. Sur les deux rives de l'Atlantique, c'est aussi la même tentation de l'extrême droite qui travaille les opinions publiques. Là-bas : Javier Milei, Jair Bolsonaro, Nayib Bukele... Ici : Giorgia Meloni, Jordan Bardella, Tom Van Grieken... et Theo Francken sur la zone grise.

L'été nous fait parfois le cadeau d'un agenda allégé. Et si nous prenions ce temps pour nous réintéresser à l'Amérique latine ? Cette région du monde pourrait nous aider à retrouver certains trésors un peu perdus. La valeur de l'éducation, le respect des enseignants. L'attachement au collectif et le sens de l'engagement pour une cause commune. Le penchant pour l'espoir, à rebours d'un certain pessimisme ambiant, voire une aigreur qui a beaucoup cours en Europe. Ce chemin-là parcouru, on pourra se remettre, tout compte fait, à aimer la cumbia et le guacamole. Et même à boire une caïpirinha.